

# INSURRECTION CONTRE LE RACISME

**L**E 1<sup>er</sup> Novembre 1954, moins de cinq cents jeunes gens rudimentairement armés, inversaient exactement l'ordre des choses en Algérie. Des travailleurs et des paysans décidaient de faire leur propre histoire au lieu de la subir, tandis que les Européens devaient compter pour la première fois depuis la révolte de 1871 avec une *autre souveraineté* que la leur.

En cinq ans de guerre ce renversement s'est imposé avec une force si considérable que la France en effet voit son destin commandé par l'affaire algérienne et par conséquent par l'adversaire : 400.000 hommes sont fixés en Algérie, les jeunes gens du contingent deviennent parfois des tortionnaires, ou s'interrogent parfois sur l'armée, l'économie française est bloquée, la démocratie n'est plus qu'un mot vide, la monarchie réactionnaire s'installe, la fascisation s'intensifie et le Prince bavarde. Mais dans le même temps l'A.L.N. s'installe et forge ses trois instruments (action individuelle, guérilla et maquis), le recrutement compense les pertes, l'administration politique du F.L.N. s'installe sur le territoire algérien, le G.P.R.A. est en train de devenir une autorité juridique qui ne dépend plus du bon vouloir de la métropole.

Le renversement du 1<sup>er</sup> Novembre a entraîné l'Algérie dans une véritable guerre totale où la détermination militaire des adversaires semble absolue : si les jeunes Algériens de 16 à 18 ans choisissent la mort ou la négociation



« La moitié de la réalité... »

équitable, l'autorité française choisit la guerre interminable pour les Français, les camps pour 1 million d'Algériens, et la torture comme moyen de démonstration.

Pourquoi cette guerre totale

Il est certes bien évident que nous sommes en présence d'une guerre coloniale et qu'elle comporte par conséquent des motivations économiques et capitalistes dont le mécanisme est assez clair : spoliation des terres fertiles, refoulement progressif des paysans vers la montagne, exploitation d'une main d'oeuvre bon marché, détournement de la plus value vers des investissements en métropole mais jamais vers l'industrialisation de l'Algérie, économie contradictoire d'un pays à la fois sous-développé (vendant des produits bruts et achetant des produits manufacturés) et moderne cependant ! (techniques agricoles avancées sur la moitié des terres fertiles, c'est-à-dire sur les terres appartenant aux Européens, et pour le seul bénéfice des fournisseurs de la métropole en vin, chêne-liège etc..) Mais les indispensables analyses

économiques sont insuffisantes et ne permettent de comprendre que la moitié de la réalité : l'insurrection algérienne n'est pas seulement un combat contre les seules conséquences économiques de la colonisation, elle est aussi un combat pour une reconnaissance de droit : les Algériens luttent pour construire une société dans laquelle ils seraient reconnus pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes. Ils combattent pour une société où leur travail serait enfin payé au même taux que tout autre travail équivalent exercé dans la même société : c'est précisément ce que le système colonialiste rend impossible.

## Féodalité du mépris

Le but du colonialisme (accumuler beaucoup de profits et payer peu de salaires) n'est précisément pas réalisable sans cette *condition préjudicielle* qui consiste à créer un sous-prolétariat tel qu'il n'en existe aucun équivalent dans les grandes métropoles industrielles. Mais quand ce sous-prolétariat misérable est créé, il faut bien voir que le colonisé subit ensuite une double oppression : d'une part il vit dans une effroyable misère matérielle (le gland est la nourriture des paysans de l'Ouarsenis avant 1954), mais d'autre part il est un sous-homme, le représentant d'une espèce vivante qui n'est pas encore une humanité. Il n'est plus certain alors que l'on puisse hiérarchiser les deux formes d'oppression, il n'est plus même certain que le colonisé mette au premier plan de son combat la lutte contre le capitalisme ; il se peut fort bien que la revendication de l'indépendance politique soit d'abord la revendication pour une existence humaine.

En ce sens le nationalisme algérien n'est pas un chauvinisme mais un processus dialectique de réponse : la

revendication d'une nation algérienne est une réponse au mépris, et l'existence de cette nation est le fruit de la négation qu'on faisait de chaque algérien, et la marque de la solidarité que le combat instaure parmi les rebelles.

Car enfin le colonialisme n'a pas seulement créé la misère, et le colon n'est pas seulement un chef d'entreprise plus aventureux : c'est la féodalité du mépris qui constitue pour l'Européen la première justification de son enracinement, et de la grande compensation à son exil. En France, le colon serait un moyen ou un grand patron, rien de plus qu'un rouage de la production, vivant après tout sous la menace constante de la « subversion » sociale. En Algérie, le colon est un prince, tranquille et assuré, maître absolu, membre d'une minorité d'élite, descendant des pionniers qui lui font comme une noblesse. Le colon vit dans un monde artificiel et isolé, qui n'est constitué que par l'ensemble des Européens, mais qui se donne à lui-même comme le seul monde véritable, le seul où l'on détienne les leviers de commande, les avantages de l'intelligence et de la culture ; la complicité enfin avec la métropole verdoyante et le monde occidental.

Pour l'Européen, l'Arabe n'existe pas ; il vit. Et il vit *au-delà* des frontières blanches de l'humanité ; le racisme du grand fermier ou du petit Blanc est le même, et il consiste toujours à ignorer dans l'indifférence la particularité des sous-hommes. Les « lycéens » apprennent l'anglais, mais non pas l'arabe. Aucun colon ne connaît, cela va de soi, la littérature arabe ou sa vie concrète dans les médersas ; on ignore jusqu'au nom de certains clercs islamiques connus parfois au Pakistan. La vie quotidienne est une existence en partie double : d'un côté les Européens, et de l'autre côté, vers les régions misérables des bidonvilles, des casbah ou des montagnes, les Arabes. A chacun ses médecins, ses avocats, ses fournisseurs,

ses clients et ses quartiers. Si les Européens s'offrent à eux-mêmes, dans les villas dominant la baie d'Alger, le spectacle réciproque de leur précieuse humanité, c'est pour rejeter dans l'ombre tout un peuple d'inférieurs et justifier à leurs propres yeux le sort misérable qu'ils leur font.

## " Sous-espèce "

Quel est-il, ce peuple ? C'est simple : dès qu'un homme est sale, brun, frisé, voleur et paresseux, c'est qu'il est Arabe et insignifiant. Son burnous n'est que la marque extérieure de sa vraie nature, l'ignominie. En France on dirait que c'est parce qu'il est pauvre que l'Arabe est sale. En Algérie, c'est le contraire : c'est parce qu'il est sale qu'il est pauvre, et c'est parce qu'il est arabe qu'il est sale. La preuve ? C'est que tous les Arabes sont sales, voleurs et paresseux. La pauvreté vient ensuite, et parce que, n'est-ce pas, on ne peut pas payer comme du travail blanc du « *travail arabe* ». Sans spécialité, sans éducation technique, les Arabes sont aux yeux des colons des êtres en eux-mêmes incapables et non pas des hommes auxquels on a refusé toute éducation générale et professionnelle. Et ces incapables forment une masse confuse où les visages et les personnes sont discernables ; tous les mâles sont Mohammed et toutes les femelles Fatma : non pas des humains, mais une sous-espèce bisexuée.

Le résultat est brutal. Neuf millions d'individus ont un statut de minorité asservie et un million d'Européens un statut d'hommes libres et bien nourris. Et les neuf millions forment une étrange espèce : puisque tous les misérables sont Arabes et tous les privilégiés Européens, la « minorité » majoritaire est une véritable « *race prolétarienne* ».

Il est clair dans ces conditions que l'insurrection est le produit de trois séries de motifs : d'abord la misère coloniale, ensuite l'échec des entreprises politiques des nationalistes algériens et la trahison constante des promesses françaises, enfin la colère progressivement étendue à une collectivité d'hommes solidaires. Ce qu'on aperçoit, c'est que l'insurrection algérienne, comme politisation et rationalisation de la colère, c'est aussi une insurrection contre le racisme : la « *race prolétarienne* » est en train de perdre ses chaînes.

Mais la guerre a changé ce racisme : de la ségrégation méprisante on est passé à la violence apeurée. En août 1956, le Comité des Etudiants français d'Algérie (ultra) adresse à l'U.G.E.M.A. un tract où l'on rencontre des expressions comme : *bande de salopards, bande d'assassins, ordures, bande de bicots et de ratons puants, fesses vérolées, buter, les vrais Français (sic) en ont marre de vous voir.*

Mais cette haine, c'est elle aussi qui torture. Il n'y a pas de justification technique et militaire à la torture, il n'y a que des raisons politiques et passionnelles : pour restaurer un pouvoir mis en question, on substitue à une conduite politique une terreur inutile, et pour retrouver un prestige contesté partout, on substitue le sadisme fasciste au mépris moral.

Il est clair que notre devoir est tout tracé : combattre dans le colonialisme l'exploitation capitaliste et l'asservissement raciste. Pour l'affaire algérienne, c'est en fait un seul et même combat, et il consiste à construire des deux côtés de la Méditerranée, par la coopération des masses qui travaillent et quelle que soit la langue qu'elles parlent, des sociétés équitables faites pour l'homme.

**Robert MISRAHI**